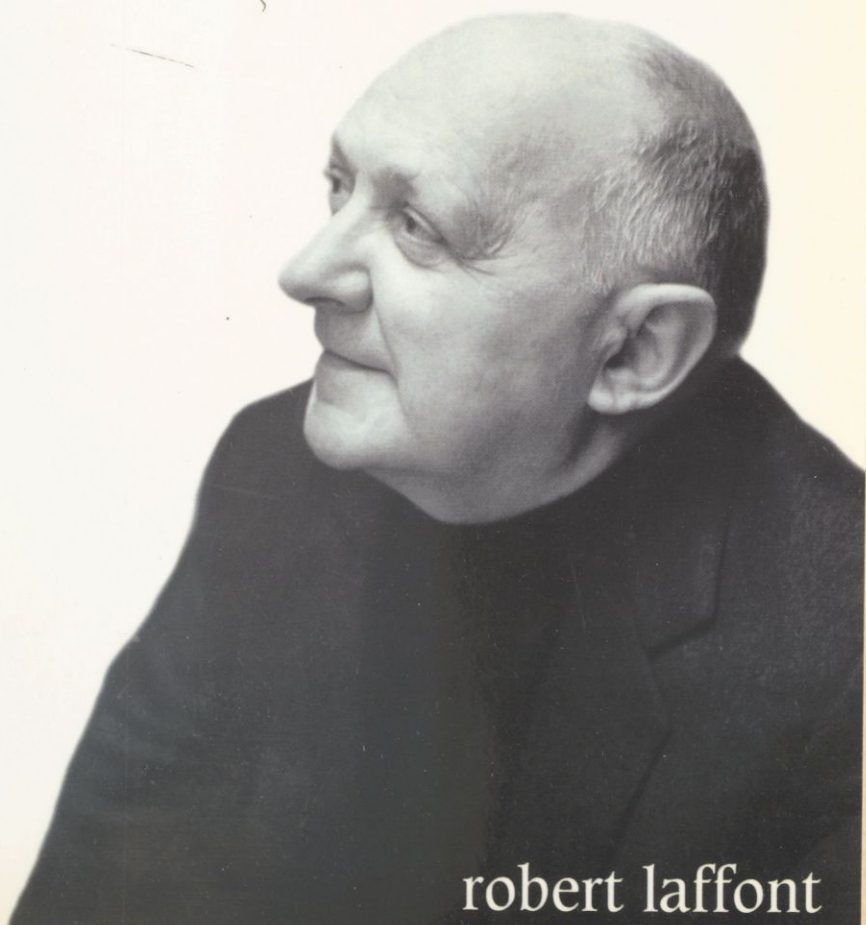


COLLECTION  
aider  
la vie

*Marie-Pierre Carretier*

# La misère est un péché

*Biographie de Joseph Wresinski*



robert laffont



## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION

- Kofi Yamgnane  
*Droits, devoirs... et crocodile, 1992.*
- Abbé Pierre, Bernard Kouchner  
*Dieu et les hommes, 1993.*
- Martin Gray  
*Vivre debout, 1993.*
- Laurence Ink  
*Il suffit d'y croire, 1994.*
- Alexandre Minkowski  
*Le Vieil Homme et l'amour, 1994.*
- Sa Sainteté le dalaï-lama et Jean-Claude Carrière  
*La Force du bouddhisme, 1994.*
- Marie de Hennezel  
*La Mort intime, 1995.*
- Vénéérable Hénépola Gunaratana  
*Méditer au quotidien, 1995.*
- Mario Mercier  
*Le Bonheur est fait d'instant successifs, 1996.*
- Malhon Johnson  
*Au-delà du miracle, 1997.*
- Patrick Henry et Marie-Pierre Borde  
*La Vie pour rien, 1997.*
- Léon-Claude et Pierrette Lepelletier  
*Nous marcherons ensemble, 1997.*
- Marie de Hennezel et Jean-Yves Leloup  
*L'Art de mourir, 1997.*
- Bruno Gaumétou  
*Cette vie que la mort m'a donnée, 1997.*
- Colette Victor  
*Le Cœur d'un couple, 1998.*
- Satprem  
*La Clef des contes, 1998.*
- Mitch Albom  
*La Dernière Leçon, 1998.*
- Sa Sainteté le dalaï-lama et Howard Cutler  
*L'Art du bonheur, 1999.*
- Catherine Enjolet  
*En danger de silence, 1999.*
- Jean-Pierre Rosenczveig  
*Justice pour les enfants, 1999.*

(Catalogue détaillé en fin de volume)

Collection  
AIDER LA VIE  
*sous la direction de Robert Laffont*

Apporter un réconfort ; affirmer que la main tendue est la seule attitude qui vaille ; communiquer une joie possible ; aider les autres à trouver un sens à leur vie... *Aider la vie* : voilà le désir qui anime la collection qui porte ce titre. Avec, pour moi, l'envie d'essayer d'apporter au public quelque chose de plus, par la seule voie que je connaisse, qui me convienne et que j'aime, le livre.

Une tâche que je persiste à ne pas croire utopique. Car, comme je le disais en présentant le premier ouvrage paru dans la collection, si seulement quelques êtres retrouvaient, par la lecture, le fil du chemin perdu, mon but serait atteint : l'important, c'est bien ce partage-là.

R.L.

DU MÊME AUTEUR

*Lady Di chez elle*, Albin Michel, 1987.

MARIE-PIERRE CARRETIER

LA MISÈRE  
EST UN PÉCHÉ

Biographie de Joseph Wresinski



ROBERT LAFFONT

MAIRIE-PIERRE CARRETTIER

DL- 24.08.2000 33865

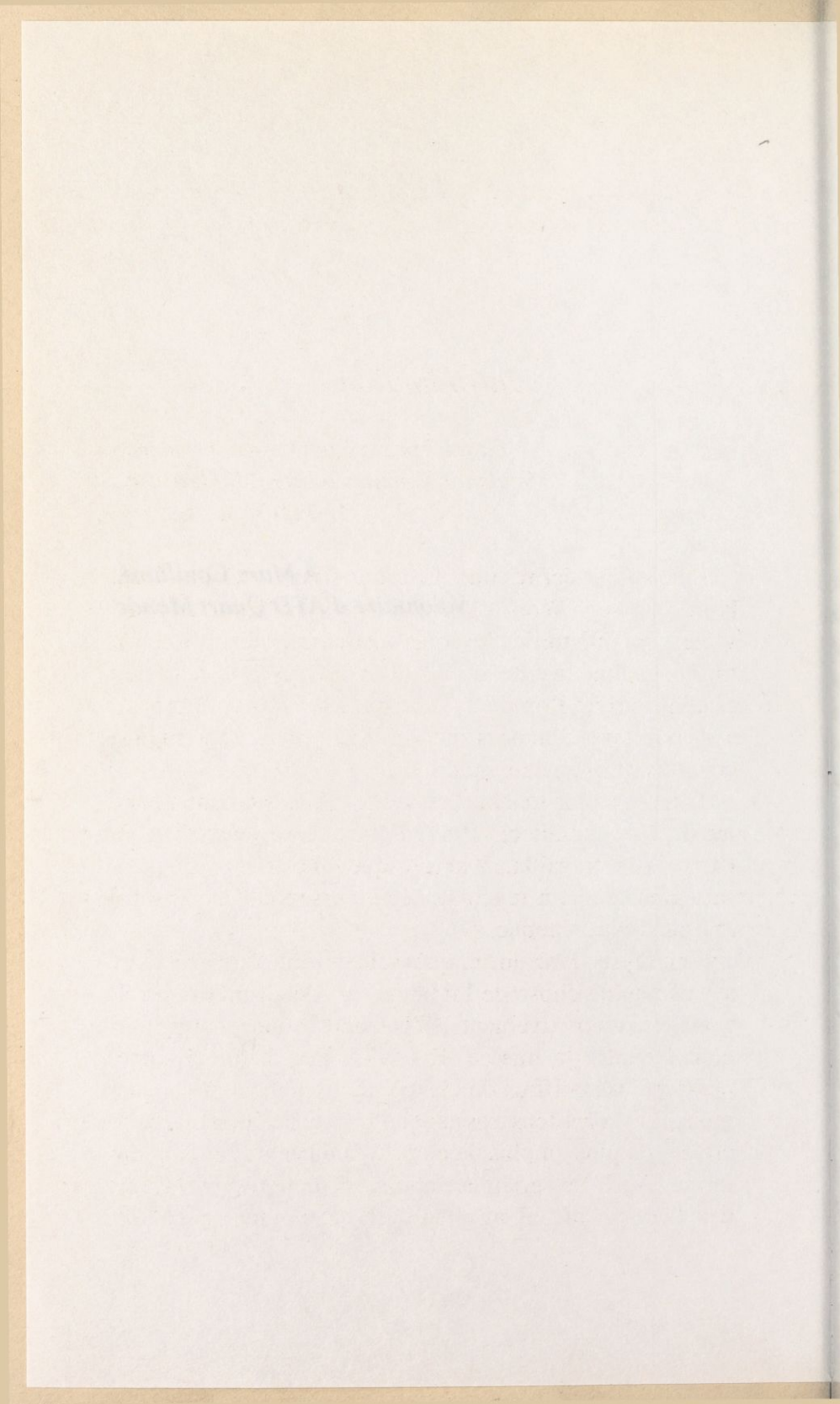
LA MISÈRE  
EST UN PÉCHÉ  
Biographie de Joseph Wresinski

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2000  
ISBN 2-221-08076-9



À Marc Couillard,  
Volontaire d'ATD Quart Monde





## Introduction

*La misère est l'œuvre des hommes.  
Seuls les hommes peuvent la détruire.*

Joseph WRESINSKI

J'ai voulu écrire une histoire simple. Celle d'un homme, Joseph Wresinski, qui a empoigné la grande pauvreté pour lui tordre le cou. Cet homme disait que la misère est une insulte, qu'elle doit être rayée de la carte, éradiquée, que l'on peut y arriver. Et son discours passait par tant d'années de pratique, tant d'exemples concrets qu'il en était crédible.

Je ne sais plus très bien comment j'avais entendu parler de lui. C'était en 1987, j'étais alors journaliste à *l'Express* et travaillais à la rubrique « Portraits ». Je passais mon temps à rencontrer des personnalités censées marquer notre époque.

J'entrepris donc une enquête sur Joseph Wresinski. Je savais peu de chose de lui sinon qu'il était prêtre, qu'il avait créé un mouvement, ATD Quart Monde, et qu'il se battait contre la misère. En 1987, face à une Bourse prospère, les chiffres du chômage augmentaient chaque mois. Les Parisiens ressentaient un certain malaise à croiser de plus en plus de clochards dans les couloirs du métro. Après les grandes actions médiatiques en faveur des *boat people*, il m'intéressait cet homme qui s'in-

quiétait des plus démunis. Il parlait de « misère absolue », misère destructrice, qui anéantit la personnalité, celle qui casse l'homme au point d'en faire, au regard des autres, un *white trash* comme disent les Américains, « un détritrus », un laissé-pour-compte, un rayé de la carte de la société. On était en novembre, l'article pouvait sortir le mois suivant, à l'époque bénie de Noël où chacun y va de sa B.A., y compris les journaux.

Parmi toutes les personnalités que j'ai interviewées, Joseph Wresinski est le personnage qui m'a le plus impressionnée. Pour la première fois de ma vie j'entendais quelqu'un parler différemment de l'aide aux plus démunis. Il acceptait sans se démonter mes remarques les plus acerbes sur des gens qu'il aimait et comprenait mieux que quiconque, ces pauvres dont il était lui-même issu. Il disait que ces gens n'étaient pas ainsi qu'on les décrivait habituellement dans les rapports de sociologues ou articles de presse.

Je m'exclamais parfois : « Mais enfin ! Pourquoi ces femmes font-elles tant d'enfants ? Et la pilule alors ! »

J'espérais qu'il n'allait pas me sortir le discours catho grand teint sur les enfants que le Seigneur nous envoie. Je me disais aussi qu'il ne pouvait pas rétorquer que les gens pauvres ne connaissent pas la contraception. Non, il ne parlait pas non plus d'enfants désirés, mais il m'étonnait : « Chaque naissance est un nouvel espoir. Les parents se disent que pour celui-là, ils feront tout ce qu'ils n'ont pas pu faire pour les autres et qu'on ne le leur enlèvera pas. Parce que, vous savez, on enlève leurs enfants aux pauvres. On les met dans des institutions. Oui, oui, encore aujourd'hui ! » Chaque fois, il me donnait une réponse à laquelle je ne m'attendais pas. Parfois il disait des choses que je ne comprenais pas, qui dépass-

saient mon entendement. Il parlait tout le temps « des familles ». On n'écoutait pas assez « les familles ». « Les familles » devaient se battre pour conserver leur unité. « Les familles » ne supportaient plus qu'on entre chez elles sans frapper. On aurait dit qu'il remplaçait le mot *pauvres* par le mot *familles*. C'était donc si important que cela la Famille ?

Je voulais qu'il me donne des solutions à tous les problèmes que posaient la crise, le chômage de longue durée, la drogue, la violence dans les banlieues, la peur des lendemains. Je pensais qu'il connaissait toutes les réponses...

Il avait des ambitions que je trouvais farfelues, inutiles. Il voulait que les pauvres grimpent les marches de l'Élysée, de l'ONU et du Vatican. Je ne voyais pas l'intérêt. Je pensais qu'ils avaient surtout besoin d'un toit, de manger et d'avoir bien chaud. Il racontait qu'enfant, il avait vécu la charité comme un boulet, une humiliation incessante. Pour la première fois, j'entendais s'exprimer quelqu'un de l'autre côté du mur. Ce n'était plus le discours du « Moi qui les connais bien », c'était « Je l'ai vécu, je me souviens... » Pour faire comprendre à tous ces journalistes, qui depuis des années venaient le voir, ce que signifie vivre sans aucune sécurité jour après jour, il n'hésitait pas à se dévoiler et par-là à souffrir, remontant dans son enfance pour mieux expliquer comment est perçue la charité que l'on reçoit. « Ma mère acceptait toujours ce que venaient lui donner les dames de la paroisse et elle les remerciait avec beaucoup de chaleur. Pourtant, elle en crevait de honte. »

Tout d'un coup, il me montrait un autre monde.

L'article est sorti dans *l'Express* à Noël 1987. Wreński avait été hospitalisé après les fêtes pour des pro-

blèmes cardiaques. Il devait se faire opérer. Il était fatigué, l'intervention chirurgicale était repoussée de semaine en semaine. Elle a fini par avoir lieu. Et il est mort. C'était le 14 février 1988.

Joseph Wresinski a eu des funérailles somptueuses à Notre-Dame de Paris. Le cardinal Lustiger a dit la messe et l'homélie. Je ne suis pas allée à la cérémonie. J'aurais eu envie de mieux le connaître, de passer plus de temps avec lui. J'avais enquêté pendant trois semaines pour un article mais j'étais loin d'avoir fait le tour de la question. J'ai vécu sa mort comme un abandon.

Alors j'ai décidé de me lancer dans un livre. Cela m'a pris beaucoup de temps pour m'y mettre. J'avais l'impression de relever un véritable défi. Grâce à Wresinski, j'ai appris qu'on ne devait pas trop s'inquiéter du temps perdu, qui ne l'est jamais vraiment. Parlant de la guerre à gagner sur la grande pauvreté, il répétait souvent : « Ce sera long. »

Il me fallait raconter l'aventure de cet homme qui s'était volontairement inscrit dans la vie d'un bidonville en promettant aux deux cent cinquante familles qui y vivaient, qu'ensemble ils sortiraient de ce cloaque. Bien sûr, il savait qu'elles ne pourraient pas y parvenir sans aides extérieures. Il s'est donc entouré d'amis, de jeunes — de jeunes femmes surtout —, et, peu à peu, les choses ont pris de l'ampleur. Ils n'étaient qu'une poignée de permanents installés dans un bidonville de la banlieue parisienne en 1956. Quarante ans plus tard, le mouvement ATD Quart Monde est international, avec des antennes dans plus de cent vingt pays, des plus riches aux plus pauvres, car la grande précarité existe partout. Selon les standards de l'ONU, en Haïti, l'un des pays les plus pauvres du monde, 80 % de la population

vit au-dessous du seuil de pauvreté, entre 5 et 10 % en France et 22 % aux États-Unis. Dans ce pays, le plus puissant de la planète, un enfant sur quatre ne mange pas à sa faim.

C'était déjà pas mal comme histoire, cette trajectoire et cet immense mouvement en marche que Joseph Wresinski avait construit jour après jour, individu après individu, rameutant les moindres bonnes volontés, houspillant les gosses du bidonville pour qu'ils aillent à tout prix à l'école, tout en sachant combien elle les faisait souffrir, combien ils en avaient peur.

Mais je voulais aussi montrer à quel point les idées de cet homme ont été profondément novatrices. Wresinski affirmait qu'il fallait « tout repenser en mettant les plus pauvres en premier ». Qu'entendait-il par là ? S'imaginait-il qu'un industriel, un banquier, un homme politique allaient cogiter leurs actions en fonction des plus pauvres ? Il se moquait du monde ! C'était complètement irréalisable, utopique. En avait-il seulement convaincu un ? Comment avait-il fait au début ?

C'est là que l'histoire simple devient compliquée. Compliquée car il est très difficile de se convaincre qu'il ne faut pas faire la charité à une personne pauvre, et Wresinski en personne a été plus d'une fois confronté à cette difficulté. Une lettre de lui m'a beaucoup frappée. Elle date de 1965. Il est en Inde, qu'il visite pour la première fois. Il écrit à une volontaire restée dans le bidonville :

« Ici, les gens se collent à vous et ne vous lâchent pas. Hier au soir, j'achète quelques raisins, deux cents grammes. Un gosse se met à côté de moi, me demande sans fin. Quand je suis servi, je lui donne une grappe et je m'en vais. Une seconde après, un autre garçon de dix-

douze ans s'approche et réclame sa grappe. Furieux, je m'enfuis à travers les rues, me glisse dans la foule, me faufile dans la ligne des voitures, espérant qu'il se fasse tuer. Je rêve de lui botter les fesses, de lui écraser les doigts de pied, de lui flanquer une taloche.

« Exaspéré, je lui donne une grappe à moitié mangée avec un geste de rage et d'impuissance. Il continue à me harceler et, devant tous les marchands, il me montre son estomac. Je deviens rouge de colère, de fureur et d'impuissance. Je me mets à le menacer, je m'enfuirais au galop si j'en avais la force. Tout le monde nous regarde et lui est toujours là. Enfin un homme s'interpose, reprend le gosse qui me regarde partir avec les yeux de reproche d'un enfant à qui on a joué un vilain tour. L'homme à son tour se met à me demander quelque chose. "No no, no", je braille comme les Anglais et, pour me délivrer du mal, je prends un pousse-pousse... »

Alors lui, le grand spécialiste, celui qui avait tout compris pour l'avoir expérimenté dans sa chair, lui Wresinski, rêvait *d'écraser les doigts de pied d'un enfant qui mendie* ! Comme on comprend sa colère et comme on ressent son impuissance. Voilà sans doute où réside la séduction de cet homme. Il réagit comme nous. Seulement, là où nous nous arrêtons, écrasés par notre incapacité, vite consolés par nos banales réflexions du genre « Il y a toujours eu des pauvres, il y en aura toujours », lui refuse la fatalité et propose de regarder les choses sous un angle différent.

Or, si certains sont de plus en plus inquiets devant la misère qui ne se cache plus et qui saute aux yeux au moindre carrefour, couloir de métro, entrée d'immeuble, les sociologues, travailleurs sociaux, enseignants, responsables politiques locaux et nationaux, eux, ne savent

plus par quel bout prendre le problème. Ils ont le sentiment d'avoir fait le maximum en mettant beaucoup d'argent dans des projets ambitieux qui n'ont pas abouti à grand-chose. Face à la grande pauvreté, nous sommes dans l'impasse. Et quand une sociologue vous dit « qu'il y aura toujours 5 % de déchets, de rebuts », oubliant sans doute qu'elle parle d'êtres humains et non de tas d'ordures, alors on a très envie de se tourner vers cet homme qui nous demande de mettre nos préjugés dans la poche et d'écouter ce que les plus démunis ont à dire, ce qu'ils ont à nous apporter (oui, je sais, cela paraît inconcevable). On a très envie de penser, comme lui, que la misère peut être vaincue.

Joseph Wresinski croyait profondément en Dieu et, s'il avait parfois ses doutes (on a le droit de l'imaginer), il se raccrochait de toute façon à Marie, la mère de Jésus. Il éprouvait une passion pour les mères.

Je pense qu'il aurait bien aimé savoir qu'une mécréante raconterait son histoire. Parce qu'il voulait toucher tout le monde, parce qu'il voulait que tout le monde participe à son mouvement et qu'il avait enfin beaucoup de respect pour les agnostiques et les athées.

On dit que l'être humain aspire toujours à des idéaux. C'est à nous tous que je dédie cette histoire.



...the first step was to establish a common ground for the discussion of the various theories of the mind. This was done by the various schools of thought, each of which had its own set of principles and methods. The first of these was the school of the ancients, which was based on the study of the works of the great philosophers of the past. The second was the school of the moderns, which was based on the study of the works of the great scientists of the present. The third was the school of the romantics, which was based on the study of the works of the great poets and novelists of the day. Each of these schools had its own set of principles and methods, and each of them contributed to the development of the philosophy of the mind.

...the first step was to establish a common ground for the discussion of the various theories of the mind. This was done by the various schools of thought, each of which had its own set of principles and methods. The first of these was the school of the ancients, which was based on the study of the works of the great philosophers of the past. The second was the school of the moderns, which was based on the study of the works of the great scientists of the present. The third was the school of the romantics, which was based on the study of the works of the great poets and novelists of the day. Each of these schools had its own set of principles and methods, and each of them contributed to the development of the philosophy of the mind.

*Première partie*

Les années de solitude

Les années de solitude

# 1

## Le Camp des sans-logis

La vieille 2 CV avance, poussive, sur l'asphalte. Il fait chaud en cet été 1956, et le curé qui roule depuis plusieurs heures ne sait plus très bien s'il a hâte d'arriver. Il vient de traverser Noisy-le-Grand que les journaux de l'époque s'accordent à décrire comme une charmante commune de la banlieue parisienne, aux coquettes villas avec, alentour, ses vergers, ses haies, idyllique tableau champêtre. Jusqu'au tampon de la poste qui vante son air pur alors qu'on est aux portes de Paris. Mais, soudain, la route goudronnée s'est rétrécie, transformée en chemin de terre et de poussière, plein de creux et de bosses. La voiture tourne à gauche, tressaute, hoquette, repart tant bien que mal. Les pavillons cossus font place à une plaine désertique. « Le paysage devient chauve », écrivait Marlyse Schaeffer, journaliste à *Elle*. Un kilomètre plus loin à travers le pare-brise, le prêtre voit se profiler une masse grise, gondolément d'abris arrondis en forme de taupinières agglutinées, coincée entre champs marécageux et décharge.

Encore cent mètres de caillasse et la guimbarde de Joseph Wresinski pénètre dans la « Cité d'urgence »,

## *La misère est un péché*

bidonville baptisé « Camp de l'abbé Pierre », au lieu-dit Château de France. Le curé met pied à terre. Il n'est pas bien gros ni très grand mais sa longue soutane noire et ses épaules carrées lui confèrent une stature imposante. Sinon, avec sa bouille ronde, son crâne déjà bien dégarni — il n'a que trente-neuf ans —, son regard brun et doux, il donne le sentiment de ne pouvoir faire de mal à une mouche. Joseph Wresinski est pourtant capable d'entrer dans de braves colères. Mais pour l'instant, face au spectacle qui se déroule sous ses yeux, il n'est qu'un observateur plein d'humilité.

Personne ne l'attend. Des chiens efflanqués fuient, dos arqué, la queue entre les jambes. À son approche, les quelques adultes qui parlaient sur un pas de porte disparaissent dans leurs gourbis. Seuls des gamins agglutinés autour des poteaux d'un terrain vague osent accrocher son regard. Goguenards, ils le laissent venir. C'est un jour comme les autres et le prêtre qui descend de sa voiture n'impressionne ni jeunes ni vieux. Voilà deux ans qu'ils ont été parqués dans ce bout du monde, et des âmes charitables, ils en ont déjà vu défilé quelques-unes.

Personne ne peut penser que cet homme va transformer leur vie et celle de beaucoup d'autres. Personne ne peut deviner que ce bidonville, écrasé sous un soleil implacable, deviendra, sous sa houlette, le symbole quasi universel d'un peuple en lutte. Personne, en ce 14 juillet 1956, ne peut croire que Joseph Wresinski, prêtre à la soutane râpée, mourra quelque trente ans plus tard à la tête d'un mouvement reconnu par toutes les instances internationales. Personne, et lui moins que tout autre.

C'est l'odeur qui le saisit d'abord. La misère, il connaît, elle a brisé son enfance, mais il avait oublié à quel point elle peut être puante et que toujours, près des taudis, s'amoncellent les ordures qui fermentent dans la chaleur exhalant leurs fétides effluves. Quand lui arrive en plein nez la senteur caractéristique de la pauvreté, elle le renvoie loin en arrière dans son passé. Tous les petits détails humiliants de sa vie de gamin mal nourri, mal habillé, mal dans sa peau, resurgissent. Il ferme les yeux un instant, sonné. Puis se reprend. Il s'approche des garçons, passe la main dans une ou deux tignasses et s'adresse à l'un d'eux :

— Dis-moi, vieux frère, où est le bureau des entrées ?

Il l'appelle *vieux frère* parce que l'enfant ressemble tant à ce qu'il fut, tant à ses deux frères. La gamine muette et au regard triste lui rappelle tant sa petite sœur. Entouré des jeunes adolescents, il se dirige vers une des baraques en fibrociment dont la structure en arc de cercle fait penser à des demi-bidons renversés sur le sol.

Wresinski caresse encore une tête. À quelques mètres de lui, il remarque la petite fille accroupie dans la cour de sa bicoque. Elle est pieds nus, ne porte pas de culotte et son nez coule malgré l'été. Il voit sur son pas de porte l'homme affalé sur une chaise, qui respire avec si grande difficulté. On dirait un vieillard, il n'a sûrement pas plus de quarante ans. Le prêtre sent sous ses doigts l'épaule osseuse du jeune garçon sur lequel il s'est appuyé. Il a le sentiment de bien connaître ces enfants, cet homme usé, tous ces gens tassés derrière leurs fenêtres et qui l'épient, sans doute.

Joseph Wresinski embrasse la rue des Fleurs d'un regard circulaire. De part et d'autre de la route défoncée il pourrait compter les abris arrondis qu'on appelle

## *La misère est un péché*

igloos, tous gris, tous semblables, bien alignés comme les baraques d'un camp de concentration. C'est la seule chose bien alignée ici car pour le reste tout s'entasse, se bricole, s'empile à la va-comme-j'-te-pousse. Les gens ont tenté d'améliorer leur habitat en rajoutant une « entrée », un appentis fait de planches, de tôles ondulées ou même de cartons goudronnés assemblés tant bien que mal. Parfois une épave de voiture a servi de toiture. Passé l'instant de peur, les chiens se sont remis à aboyer et se regroupent en meute, fouillant les tas d'ordures jamais ramassés où galopent les rats. Trois enfants passent en courant, ils poussent une voiturette bringuebalante dans laquelle tressautent une gamine et un bébé. La petite rit aux éclats, le bébé hurle de terreur. Tête basse, dos voûté, une femme s'en revient les bras étirés par deux brocs d'eau. Ses cheveux que retient un élastique n'ont plus de couleur. Elle traîne ses pantoufles dépareillées dans la poussière, laissant derrière elle des petites flaques tombées des brocs trop lourds.

Ces deux cent soixante-cinq igloos qui abritent mille sept cents personnes dont mille enfants ne possèdent ni eau, ni électricité, ni toilettes. On vit à dix, à quinze parfois dans vingt mètres carrés. Une construction en parpaing sert de W.-C. publics. Béants, ils exhibent sans pudeur leurs planches percées de six trous nauséabonds. Les portes en ont été arrachées pour faire du bois de chauffage. Il n'y a même pas de points d'eau. Les gens doivent se servir chez l'épicier d'en face qui leur a laissé un robinet à disposition, si bien que sans cesse femmes et enfants se relaient pour la corvée d'eau. On s'éclaire à la bougie, à la lampe à huile ou tout bonnement au feu de la cuisinière. On se croirait en plein Moyen Âge.

Solution d'urgence lors de son installation, ce camp

n'était, bien sûr, pas prévu pour durer. Parer au plus pressé, au plus tragique, donner un toit à des gens sans abri, voilà ce qu'on avait voulu faire. Après on verrait, les choses s'arrangeraient.

L'histoire avait commencé en hiver 1954. Il avait fait un froid à pierre fendre cette année-là. Le 1<sup>er</sup> février, l'abbé Pierre, ancien député de Meurthe-et-Moselle, avait lancé un appel historique sur les ondes radiophoniques : « Mes amis ! Au secours ! Une femme vient de mourir gelée, cette nuit, à trois heures sur le trottoir du boulevard Sébastopol (à Paris), serrant sur elle le papier par lequel avant-hier on l'avait expulsée... Chaque nuit, ils sont plus de deux mille recroquevillés sous le gel, à la rue, sans toit et sans pain, plus d'un presque nus. Devant tant d'horreur, les cités d'urgence ce n'est même plus assez urgent. Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain, cinq mille couvertures, trois cents grandes tentes américaines, deux cents poêles... »

Il fut entendu au-delà de toute espérance. En une nuit, l'abbé Pierre devint l'homme le plus populaire de France, sinon d'Europe. Les Français, choqués par la mort de cette femme, envoyaient des dons par milliers. L'argent afflua tant et si bien que l'abbé Pierre se demandait comment il allait pouvoir le gérer et pensa à se faire aider par des polytechniciens amis.

Les âmes généreuses n'ont pas été les seules à l'avoir entendu. Partout en France les pauvres qui habitaient des taudis, à qui l'on promettait depuis si longtemps un logement décent pour l'année suivante, ont accouru vers Paris. Ils se sont précipités, fous d'espoir : l'abbé Pierre allait les reloger. C'était un prêtre, un homme de parole, ils pouvaient lui faire confiance. On leur avait si souvent promis, on les avait si souvent laissés tomber. Mais cette



fois-ci, ils y croyaient. On leur disait que, galvanisée par les paroles de l'abbé Pierre, la France allait enfin s'occuper d'eux, que tout le monde allait s'y mettre. De la vieille dame pensionnée au riche industriel, tous voulaient participer et reloger ces malheureux.

Venus de tous les coins du pays, les sans-abri se sont retrouvés tassés dans d'immenses tentes marabout. Elles étaient prêtées par le QG américain en France et installées par les communautés d'Emmaüs. Il y en avait principalement à Paris sur les quais de la Seine, sur la butte Sainte-Geneviève, aux portes d'Orléans et de Vanves. Il y en avait aussi à Lagny, à Pomponne. Autour de ces campements de fortune, on s'activait. Les bonnes volontés retroussaient leurs manches. L'abbé Pierre avait réclamé de l'aide : « Il faut que ce soir, dans chaque ville de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte des lieux où il y ait couvertures, paille [*sic*], soupe. Il nous faut aussi des centaines de volontaires pour assurer par roulements, toutes les nuits, le ramassage des sans-logis et la surveillance des centres provisoires de dépannage. »

Ainsi, à l'église Sainte-Geneviève, tout le monde affluait. Les étudiants bénévoles aidaient à réceptionner les dons qui arrivaient par camions, carrioles ou ficelés sur un porte-bagages de vélo. On aurait dit que tout un chacun vidait ses greniers. Les lits-cages rouillés s'entassaient sur les couvertures, un rouleau de vieux tapis s'adossait à un fourneau qui ne possédait que trois pieds, des paquets de linge, de vêtements, d'ustensiles de cuisine, des meubles, des chaussures neuves ou écu-

lées, tout cela s'empilait en une sorte de pyramide folle, témoin apocalyptique d'une générosité mal ordonnée.

Un chiffonnier d'Emmaüs, cigarette au bec, mains dans les poches, admirait les tas qui grossissaient. Pour une fois, il n'avait même pas à se baisser pour trouver. Les objets venaient à lui, portés comme en offrande :

— Pour l'abbé Pierre ! Pour l'abbé Pierre !

L'homme ressemblait à celui auquel l'abbé avait ouvert la porte en 1949, une nuit de grand froid au sortir de la guerre. « Il était arrivé chez moi, en pleine nuit, seul avec son envie de suicide. Il n'avait ni ami, ni famille, ni travail, il n'avait rien », expliquera plus tard le prêtre au cours de ses nombreuses interviews. Pour survivre, il fouillait les poubelles et tâchait de revendre ses menus butins. C'est avec ce premier vagabond débarqué chez lui que l'abbé Pierre eut l'idée de créer l'Association des chiffonniers d'Emmaüs. Cette dernière s'était tant et si bien développée avec des chiffonniers ayant désormais pignon sur rue qu'elle avait pu acheter des terrains dont personne ne voulait, autour de Paris, afin d'y construire des HLM. Ainsi fut créée la société HLM Emmaüs.

Et les pauvres, eux qui s'étaient précipités vers la ville lumière, que faisaient-ils ? Dans l'église Sainte-Geneviève, ils se terraient. Ils se recroquevillaient, se serraient les uns contre les autres, se regroupaient par familles, tassés sur la paille qu'on leur avait apportée. Avaient-ils rêvé qu'ils dormiraient sur de la paille en venant à Paris ? Les pauvres se taisaient. Hébétés, ils regardaient, sachant que cela n'allait pas durer, qu'ils devraient demain matin évacuer la place, qu'elle serait nettoyée comme une étable, aspergée de DTT. Ils savaient qu'on allait les déplacer ailleurs, mais où habi-

teraient-ils alors ? Allez, ils seraient relogés. L'abbé Pierre le leur avait promis.

Les transferts eurent lieu, ce même hiver. Quarante-cinq ans plus tard, Mathilde Aparicio se souvient. Elle avait dix-sept ans quand sa famille a été transportée près de Noisy-le-Grand, dans la banlieue est de Paris. L'abbé Pierre y avait acheté un terrain, pour partie ancienne décharge, pour partie marécage, avec l'intention d'y construire des HLM. Mais lorsque Mathilde et sa famille sont arrivées au lieu-dit Château de France, le terrain était nu, rien encore n'avait été aménagé. Le bois de Noisy avait simplement été défriché pour pouvoir y monter les tentes. La famille Aparicio faisant partie des tout premiers arrivants, elle eut droit à une tente canadienne et deux marabouts pour les parents et leurs sept enfants.

Rétrospectivement, Mathilde estime qu'ils ont eu beaucoup de chance. Car lorsque le flot des pauvres s'est intensifié, ils furent installés à plusieurs familles dans de grandes tentes américaines, séparées les unes des autres par des couvertures tendues en travers. Interdiction de faire du feu à cause des risques d'incendie, nul tapis de sol, aucune isolation, rien. « L'hiver, on crevait de froid. » Ils passèrent une année dans ces tentes de fortune avant de pouvoir entrer dans des *habitations d'urgence*, les igloos que les communautaires d'Emmaüs ont érigés, bien alignés en rang d'oignons.

Ces igloos qui devaient ne durer que six mois en attendant que les HLM soient construites, ils les ont espérés toute une année et certains vivront dedans pendant dix-huit ans ! Ils se sont retrouvés à plus de deux cent cinquante foyers dans ce bout du monde marécageux transformé en cloaque l'hiver, en fournaise l'été.

Bernard Jahrling faisait partie du lot. Tant d'années plus tard, quand il fait remonter ses souvenirs, il a encore les larmes aux yeux.

Lui et les siens vivaient à Pomponne, dans un bois, en compagnie des quarante autres familles. Sa mère avait trouvé refuge avec ses huit enfants dans un préfabriqué de carreaux de plâtre. L'endroit appartenait aux communautés Emmaüs. Un beau jour, Mme Jahrling annonce à ses enfants qu'ils vont déménager, que les Emmaüs leur ont trouvé une maison. La société Emmaüs voulait, en fait, raser les préfabriqués et construire des HLM à leur place. « Trois jours plus tard, ils ont mis nos meubles dans un camion et les gosses par-dessus. Je me revois encore perché entre la table et le buffet. »

Le camion a roulé longtemps. Peut-être Bernard se sentait-il heureux juste à ce moment-là. C'était l'été, le vent chaud courait sur son visage, il rêvait sans doute, frimousse offerte au soleil, qu'il allait avoir une belle maison. Quand la route a fait place au chemin de terre, quand il a vu apparaître les tentes et les igloos avec la décharge dans le lointain et les champs de patates à perte de vue, l'adolescent eut un haut-le-cœur. Oh, non ! Ils n'allaient pas habiter là ? « Ça me rappelait les camps où nous avons transité en Allemagne après la guerre. »

Et puis le camion s'est engagé à l'intérieur du camp de Noisy. Un membre d'Emmaüs, chargé de l'accueil, leur a donné l'igloo J3, dans la *rue* des Pâquerettes. On leur a dit de se dépêcher de débarrasser le camion parce qu'on n'avait pas que ça à faire, puis on a laissé la mère se mettre en colère sans même réagir ni lui répondre.

« Alors il a fallu que nous cassions un buffet pour poser les autres meubles dessus, pour éviter qu'ils ne

## *La misère est un péché*

s'abîment, parce que le sol, ce n'était pas de la terre battue, non, c'était de l'herbe ! »

Ce soir-là, maman Jahrling et ses huit enfants ont dû s'endormir dans leur cahute avec le sentiment de n'avoir pas été si bien secourus que cela. La mère s'était serrée dans ses couvertures en se promettant que, demain, elle en parlerait à l'abbé Pierre.

Mais le lendemain l'abbé Pierre ne serait pas là, ni les jours suivants. Ou il passait en coup de vent, parfois, happé par les habitants du bidonville qui s'agglutinaient autour de lui, réclamant des dates pour leurs futurs logements, se plaignant de ce que les compagnons d'Emmaüs les traitaient mal. « On nous oublie », lui criaient-ils. « Mais non, mais non, je pense à vous », répondait l'abbé Pierre. De fait, toujours dans l'urgence, il était débordé. De santé fragile, incessamment appelé vers d'autres conférences qui émouvaient si bien le public, l'abbé Pierre s'en remettait, pour ce qui concernait la gestion du camp de Noisy, aux compagnons d'Emmaüs. Des hommes sans formation, non préparés pour faire face à tant de soucis — et qui, la veille, erraient eux-mêmes sur les routes, sans même une famille pour les soutenir dans leur malheur. Des hommes sans directives qui, bien souvent, abusaient de leur maigre pouvoir sur une population en perdition. Certains couples en étaient détruits, des chiffonniers de quarante-cinq ans se mettaient en ménage avec des gamines à peine sorties de la puberté...

Que pense-t-il, Wresinski, en regardant ces taudis alignés dans la rue des Fleurs ? Qu'il n'aurait jamais dû venir mettre les pieds dans un pareil borborygme ? Que la vie est mal faite et que, vraiment, « il y a des gens qui

n'ont pas de chance » ? Qu'en ce bas monde chacun doit porter sa croix et qu'il portera la sienne en restant près de ces malheureux ? Qu'en venant ici, il replonge à nouveau au cœur de cette misère qu'il a si bien connue tout au long de son enfance ? Que ça ne s'arrêtera jamais ?

Il pense surtout que toute cette hideuse pauvreté lui sort par les yeux, qu'il n'en veut plus, qu'elle doit disparaître de la surface de la terre. La misère est un péché, il devrait être interdit de laisser des êtres humains vivre ainsi. « Le 14 juillet 1956, j'étais entré dans le malheur, dira-t-il plus tard. Cette misère aveuglante qui s'étalait sous mes yeux, dans une chaleur suffocante et un silence total, m'a pris au piège. » Un sentiment très fort d'appartenance l'envahit : « J'étais enfin face à mon peuple. » Une ambition extravagante lui traverse alors l'esprit : « Je leur ferai monter les marches de l'Élysée, du Vatican, de l'ONU. »

Et là-dessus, il tape au carreau de la baraque qui fait office de Bureau des entrées.

## Les premières années

Lorsque Joseph Wresinski débarque dans le bidonville de Noisy-le-Grand, il n'y arrive pas par hasard. On peut même dire qu'en frappant au Bureau des entrées du camp il pousse la porte de son destin.

Fils d'immigrés, né pendant la Première Guerre mondiale, il a été plongé dans la misère avant même de voir le jour. « Je ne me souviens pas, dira-t-il plus tard, d'avoir ri ou joué étant gosse. J'ai bien dû m'amuser pourtant, et courir avec les autres chenapans sur le terrain vague, pas loin de la maison. »

Son père Wladyslaw Wrzsinski \*, était originaire de Poméranie, partie de la Pologne occupée par l'Allemagne à l'époque où il a émigré. Cette occupation de la Pologne par le Reich aura des conséquences aussi graves qu'imprévues sur l'avenir de Wladyslaw Wrzsinski et de sa famille. Car il arriva en France avec un passeport allemand, ce qui ne constituait pas un atout en ces périodes troublées. Il avait épousé Lucrecia, une institu-

---

\* Pour avoir trop été ridiculisé durant son enfance et traité de Kiki, Joseph transformera son nom, imprononçable par des Français.

trice espagnole, rencontrée à Madrid où ils ont séjourné suffisamment longtemps pour que naquît, en 1912, leur premier fils, Louis. Pourquoi cet homme, qui se disait ingénieur mécanicien, avait-il quitté son pays pour se rendre en Espagne ? Pourquoi avait-il décidé d'aller s'installer en France alors qu'il n'en parlait pas la langue ? Le passé de Joseph Wresinski est semé de questions sans réponses qui hanteront plus tard sa pensée. Souvent il répétera que leur absence d'histoire constitue un drame pour les plus pauvres.

Lorsque la guerre a éclaté en 1914, Wladyslaw Wrzinski, qui vivait alors à Paris, fut soupçonné d'intelligence avec l'ennemi car porteur de ce fameux passeport allemand. De sorte qu'il fut enfermé au fort de Saumur avec sa femme et leur petit Louis. Le bâtiment avait été transformé en camp de prisonniers regroupant tous ceux que les lois de la guerre désignent comme indésirables. Les rats y pullulaient, le racisme y prospérait. Tous les internés politiques du camp furent ensuite transférés à Angers, dans un séminaire désaffecté. Lucrecia s'y retrouva de nouveau enceinte. Leurs conditions de vie étaient telles que, lorsque sa fille vint au monde, elle souffrit du manque d'hygiène et de la faim, au point d'en mourir quelques mois plus tard. Lucrecia ne se pardonnera jamais de n'avoir pu secourir son enfant.

C'est dans ce séminaire désaffecté que Joseph Wresinski voit le jour, le 12 février 1917. La mère n'est aidée d'aucun médecin lors de l'accouchement. Sur le registre d'état civil de la mairie d'Angers, on note la présence de deux témoins, sans profession, illettrés, et donc incapables de signer la déclaration.

Un an et demi plus tard, c'est la fin de la guerre, les prisonniers politiques sont libérés et la famille



## *La misère est un péché*

Wrzsinski peut s'installer dans ce qui lui tiendra lieu pour longtemps de maison : une ancienne forge de la rue Saint-Jacques, dans un quartier pauvre d'Angers. Mais Wladyslow ne trouve pas de travail. Il parle toujours mal le français. Son accent prononcé ajouté à l'étrangeté de son nom en fait la cible des injures racistes. Bien des années plus tard, lorsque je l'ai rencontré, Louis Wrzsinski avouait, avant de fondre en larmes : « Mon père, fallait le planquer. C'était toujours ma mère qui sortait pour faire les courses. Le soir, il allait suivre des cours d'architecture aux Beaux-Arts. Mais sa femme était obligée d'aller le rechercher pour le protéger des jeunes qui l'assaillaient. »

Wladyslow aménagea une petite pièce de la forge et s'installa comme horloger. Les premières commandes arrivèrent. Un client, mieux nanti que les autres, lui donna une montre en or à réparer. À peine eut-il pris la montre en charge qu'on la lui vola. « Pourquoi faut-il toujours que tous les malheurs du monde vous tombent dessus ? » s'écriera Joseph Wresinski, bien des années plus tard, quand les gens lui raconteront les embûches successives qui les accablent. La même poisse poursuivait Wladyslow. Désespéré par le vol, il tint néanmoins à dédommager son client jusqu'au dernier sou : sa fierté était en jeu. Il revendit donc tous ses outils d'horloger pour payer ce qu'il considérait être une dette d'honneur.

La famille, qui compte désormais quatre enfants, n'a plus rien pour vivre. À la forge, le climat est détestable, les parents se disputent, le père tombe à bras raccourcis sur son fils aîné. « Toujours la misère entraîne la violence », répétera Joseph Wresinski aux jeunes qui viendront travailler avec lui. Wladyslow Wrzsinski se débat encore pendant deux ans pour trouver du travail. Sans

*Il voulait faire monter les marches  
de l'Élysée, de l'ONU et du Vatican  
aux plus pauvres des pauvres.*

Né dans la misère, gamin bagarreur et chapardeur, Joseph Wresinski devient prêtre puis s'installe en 1956 dans le bidonville de Noisy-le-Grand. Là, dans cette désolation, il donne aux déshérités un nom, le Quart Monde, crée un mouvement, ATD, et conçoit un projet de société qui bannit la charité et rend aux exclus leur dignité.

« Pour qu'une démocratie soit juste, disait-il, il faut que toutes ses lois soient faites en fonction du plus démuné de ses membres. » Le RMI est né en 1988 de cette réflexion et, dix ans plus tard, la loi contre les exclusions avec la couverture médicale pour tous.

Peu avant sa mort, il fera graver cette phrase sur le parvis du Trocadéro : « Là où les hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. » Une profession de foi signée de son nom : Joseph Wresinski.



© D. Carton

*Journaliste à la BBC, à CBC-Radio Canada puis grand reporter à Elle et à l'Express, Marie-Pierre Carretier a rencontré Joseph Wresinski quelques semaines avant qu'il disparaisse. Elle s'était promis de lui consacrer un livre. Marie-Pierre Carretier vit aujourd'hui en Provence.*



9 782221 080764

www.laffont.fr  
2000-1 / 129 F  
19,67 € TTC FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

